

Poverello, un mouvement nouveau.

“Il poverello”, “Le petit pauvre”, c’est ainsi que les gens appelaient saint François d’Assise. Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il est allé vivre parmi les mendiants et les lépreux à la suite du Christ. Il se savait un homme défaillant et pécheur, pourtant jusqu’à nos jours il inspire des milliers de gens par son mode de vie radical.

Beaucoup d’empereurs et de papes ont eu moins d’influence sur la société et l’Eglise que ce petit pauvre. Ce n’est pas en contestant, mais en suivant Jésus de façon authentique, qu’il a donné un nouvel élan aux valeurs chrétiennes, comme le renoncement, la paix, l’amour de la nature, du prochain et de Dieu.

Quel message pour celui qui se sait petit et pauvre!

1. INTRODUCTION.	2
2. L’ACCUEIL.	3
2.1. UN SERVICE SOCIAL ?	3
2.2. DOIT-ON PAYER ?	3
2.3. N’Y A-T-IL PAS DE PROFITEURS ?	3
2.4. COMMENT ARRIVENT-ILS CHEZ NOUS ?	4
2.5. LES GENS QUE VOUS ACCUEILLEZ SE REINTEGRENT-ILS DANS LA SOCIETE ?	4
2.6. COMBIEN DE TEMPS PEUVENT-ILS RESTER CHEZ VOUS ?	4
2.7. DOIVENT-ILS AIDER ?	4
2.8. QUELLES ACTIVITES LEUR SONT PROPOSEES ?	5
2.9. QUE SE PASSE-T-IL EN CAS DE MALADIE OU DE DECES ?	5
2.10. Y A-T-IL D’AUTRES SECOURS ?	5
3. LES PERSONNES ACCUEILLIES.	6
3.1. QUI VIENT AU POVERELLO ?	6
3.2. POURQUOI EUX ET PAS LES AUTRES ?	6
3.3. ONT -ILS EU TOUS UNE VIE NORMALE AVANT ?	6
3.4. N’Y A-T-IL JAMAIS DE PROBLEMES ?	7
3.5. DE QUELLE NATIONALITE SONT-ILS ?	7
3.6. LES PERSONNES EN DIFFICULTE NOUS APPRENNENT-ELLES QUELQUE CHOSE ?	7
4. LA COMMUNAUTE.	8
4.1. QUI EN FAIT PARTIE ?	8
4.2. EN QUOI CONSISTE LE TRAVAIL DES BENEVOLES ?	8
4.3. QUELLES FORMES D’ENGAGEMENT Y A-T-IL ?	8
4.4. TOUS LES AIDANTS SONT-ILS BENEVOLES ?	8
4.5. QUELLES ATTITUDES SONT NECESSAIRES ?	8
4.6. COMMENT LA COLLABORATION SE PASSE-T-ELLE ?	9
4.7. N’ARRIVE-T-IL PAS QU’ON FASSE DES ERREURS ?	9
4.8. Y A-T-IL UNE FORMATION POUR LES AIDANTS ?	9
4.9. QUELLE EST LA MOTIVATION DES AIDANTS ?	10
4.10. DOIT-ON ETRE CROYANT POUR AIDER ?	10
4.11. POURQUOI CERTAINS PORTENT-ILS UNE CROIX ?	10
4.12. POURQUOI UNE REGLE DE VIE ?	10
4.13. LA REGLE DE VIE.	10
4.14. Y A-T-IL UNE PRIERE COMMUNE ?	11
5. LA NAISSANCE DU POVERELLO.	11
5.1. QUI EST LE FONDATEUR ?	11

5.2. SA JEUNESSE.	12
5.3. SA VIE PROFESSIONNELLE.	12
5.4. SA CONVERSION.	12
5.5. VERS BRUXELLES.	13
5.6. LE 30 JUILLET 1998 JEAN NOUS A QUITTE.	13
6. LA CROISSANCE DU POVERELLO.	14
6.1. L'ACCUEIL DE JOUR.	14
6.2. L'ACCUEIL DE NUIT.	14
6.3. L'ACCUEIL DES GROUPES.	14
6.4. BRUGES, GAND, COURTRAI, LOUVAIN, BRUXELLES-GARE DU NORD.	14
6.5. LES ARDENNES.	15
6.6. BANNEUX.	15
6.7. TIELT.	16
6.8. TONGRES.	16
6.9. OSTENDE.	17
7. L'OUVERTURE AU MONDE.	17
7.1. QUE FAITES-VOUS POUR LES JEUNES ?	17
7.2. COMMENT L'EXPERIENCE DU POVERELLO EST-ELLE TRANSMISE ?	18
7.3. DE QUOI VIT LE POVERELLO ?	18
7.4. RECEVEZ-VOUS DES SUBSIDES ?	18
7.5. PEUT-ON VOIR UNE EVOLUTION DANS LA PAUVRETE ?	18
7.6. INTERVENEZ-VOUS AU NIVEAU DES CAUSES STRUCTURELLES DE LA PAUVRETE ?	18
8. COMME RÉFLEXION.	19

1. INTRODUCTION.

Le Poverello a démarré dans les Marolles à Bruxelles. Avec l'aide de quelques bénévoles Jean Vermeire y a ouvert un lieu d'accueil de jour en 1978. Depuis lors d'autres maisons se sont ouvertes de sorte qu'aujourd'hui il y a quatorze lieux en Belgique où le Poverello est actif. Environ quatre cents bénévoles s'y dévouent cœur et âme pour accueillir tous ceux qui y passent. Nous essayons d'être pour eux un port d'attache où ils peuvent faire escale et d'où ils peuvent repartir avec de nouvelles forces.

Nous accueillons toutes sortes de gens : des sans abris, des laissés pour compte, des drogués (d'alcool, de drogues, de médicaments), des gens malades, handicapés, dépressifs, des personnes esseulées et errantes, des jeunes à la recherche du véritable sens de leur vie... Ces contacts nous ont montrés que la pauvreté dans notre société, avec toute son abondance, n'est pas une rareté et qu'elle ne se limite pas à un manque d'argent, de nourriture ou d'un logement, mais qu'elle se manifeste sous de multiples formes.

Par cette confrontation quotidienne nous avons été obligés de chercher continuellement des réponses et, avec des hauts et des bas, nous avons appris beaucoup. Le cri de notre prochain en détresse a touché nos cœurs et nous a poussé à répondre par une aide adéquate. Soit que nous puissions aider nous-mêmes, soit que nous fassions appel à d'autres services, soit que nous soyons incapables de faire quelque chose pour le moment et que nous soyons mis devant notre impuissance parce que l'autre ne peut ou ne veut pas (encore) accepter l'aide dont il a besoin; nous devons patienter en espérant qu'un jour une issue s'ouvrira.

Cela suppose que nous gardions notre cœur ouvert à notre prochain et que nous ne nous mettions pas en avant : rayonner l'amour, ne pas se lasser d'aimer les gens, la seule manière de rendre les autres heureux et de devenir soi-même heureux. C'est répondre à l'amour de Dieu Lui-même, au commandement de Jésus : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé."

De là est née une façon spécifique de secourir le prochain en détresse, une aide différente de ce qui se fait en d'autres lieux, complémentaire à ceux-ci.

A l'occasion des journées de rencontre pour les bénévoles nous avons échangé nos expériences et réfléchi comment nous pourrions améliorer notre fonctionnement. Par ailleurs le contact avec des personnes intéressées, adultes et jeunes, qui nous posent parfois des questions avec un esprit critique, nous a poussé à approfondir notre réflexion et à essayer de mieux exprimer notre recherche et nos tâtonnements.

Ce n'est pas facile de se faire une idée correcte et complète de la vie au Poverello sans y avoir passé un certain temps. C'est impossible à comprendre par des principes ou des théories. Tout s'est développé en réponse à des demandes, des offres, des événements et des situations concrètes. Tous ceux qui sont venus aider ont apporté

leur pierre à la construction du Poverello et en ont en partie déterminé l'évolution. Jamais cela ne s'est déroulé comme on l'avait projeté ou planifié et cela continue ainsi : c'est le fait de gens qui sont touchés par leur prochain en détresse et qui sont mus par l'Amour avec un grand A.

Par cette brochure nous espérons donner une idée de ce qui se vit au Poverello à tous ceux qui pourraient être intéressés. Pour les aidants ou les candidats elle peut faire office de petit guide. Nous espérons qu'elle incitera à la réflexion et à l'engagement!

2. L'ACCUEIL.

2.1. Un service social ?

A la rue de l'Economie n° 4, la petite porte s'ouvre à neuf heures pour se refermer vers dix-sept heures. Entre ces deux moments tout le monde peut venir au Poverello. On peut y boire une tasse de café ou une boisson fraîche. Entre midi et seize heures, il est possible d'avoir un bol de soupe et un repas chaud.

A l'entrée il n'y a personne pour demander votre nom, votre situation financière ou d'autres renseignements. La discrétion est une priorité dans notre accueil. Pour beaucoup le premier contact se fait par une tasse de café ou un repas chaud. Ils découvrent qu'ils ne doivent pas raconter toute leur histoire et qu'ils peuvent y passer un moment paisible. Peut-être sont-ils précisément à la recherche d'un lieu où ils peuvent oublier leur misère un instant, où ils peuvent rire, où ils ne sont pas seuls. Souvent nous ne savons pas beaucoup plus que leur plat préféré ou le club de foot qui a leur préférence. Ce sont des choses apparemment accessoires, mais qui peuvent permettre une conversation toute simple. C'est ainsi qu'on apprend à se connaître petit à petit et qu'une relation de confiance - si minime soit-elle - peut se créer. Quand quelqu'un aura des problèmes il saura à qui se confier. Quand un aidant est sollicité pour un problème précis, nous cherchons à proposer une aide adéquate, si besoin en faisant appel à un service social, médical ou psychologique.

Néanmoins il y des souffrances auxquelles personne ne peut remédier. La souffrance d'une maladie incurable qui dure des années, la perte d'un membre de la famille, d'une personne chère... La seule chose qu'on peut faire est soutenir cette personne qui souffre de telle sorte qu'elle ne se sente pas seule avec sa souffrance.

2.2. Doit-on payer ?

Pour une tasse de café, une boisson fraîche ou un bol de soupe, nous demandons sept francs, pour un repas chaud quarante francs et pour un hébergement (nuitée + repas) trois cent cinquante francs. Demander une contribution stimule les gens à avoir du respect pour le service qu'ils demandent. Dans notre société tout le monde a normalement droit à un revenu. Demander une contribution est un moyen pour les encourager, voire les obliger à faire les démarches pour obtenir ce à quoi ils ont droit : une allocation de chômage, une pension, un paiement de mutuelle, une allocation pour un handicap ou une aide financière du CPAS. Nous leurs demandons de faire ces démarches eux-mêmes, mais si quelqu'un n'y parvient pas tout seul, nous l'aiderons.

Pour certains il n'est pas évident de se retrouver dans le labyrinthe de l'administration. Obtenir une carte d'identité peut déjà poser problème. Tout d'abord, on doit donner une adresse (pour ceux, qui sont accueillis chez nous, leur domicile peut être le Poverello). Puis on demande deux cents francs pour la photo, avec laquelle on va au bureau de police pour demander une preuve de déclaration de perte ou de vol de l'ancienne carte d'identité. A l'administration communale on demande encore deux cent cinquante francs et finalement, après vérifications d'usage par la police pour voir si on habite bien à l'adresse indiquée, on peut aller chercher la nouvelle carte. Obtenir à nouveau ses droits au plan de la mutuelle ou faire les démarches pour demander sa pension est encore beaucoup plus compliqué!

Si besoin nous proposons à une personne en difficultés de s'adresser à un service social. Dans la majorité des cas c'est le CPAS. Ces services font alors les démarches pour que la personne puisse recouvrer ses droits. Entretemps ils interviennent pour qu'elle puisse subsister et obtienne un peu d'argent de poche. La collaboration avec la plupart de ces services sociaux est bonne. Nous envoyons des gens vers eux comme eux en envoient d'autres vers nous pour les repas ou l'hébergement.

2.3. N'y a-t-il pas de profiteurs ?

Normalement chacun paie son repas ou son hébergement. Si quelqu'un ne peut pas payer, nous ne lui refuserons pas un repas ou un hébergement, mais nous notons toutefois son nom. Si cette personne revient souvent sans pouvoir payer, nous essayons d'en savoir un peu plus sur sa situation. Une réponse fréquente est : "je viens de déménager", ou "mon chèque n'est pas encore arrivé", ou "je sors de l'hôpital", ou "j'ai été volé"... Dans ces cas nous invitons la personne en question à faire les démarches auprès des services compétents et, le cas échéant, de prouver ses démarches par un écrit. Entretemps nous continuons à aider cette personne. D'autres qui essayaient d'obtenir un repas gratuitement, trouvent soudainement de l'argent dans leurs poches ou tenteront leur

chance ailleurs. Ce n'est pas seulement au Poverello qu'on essaie d'obtenir le maximum pour un tarif minimum. Mais cela ne peut pas persister, ce ne serait pas sain et d'ailleurs injuste envers les gens qui paient.

Nous rencontrons beaucoup de gens qui ont du mal à bien gérer leur argent. Dans un bistrot ils rencontrent des amis, on boit un verre et encore un verre... et avant qu'ils ne le sachent, ils sont ivres. Dans un pareil état ils sont facilement trompés ou volés. C'est ainsi qu'en quelques jours on peut perdre tout le revenu du mois. Si cela arrive régulièrement et que cette personne vient nous demander de l'aide, nous l'accueillerons à condition qu'elle accepte de faire verser son revenu sur notre compte. Nous lui payerons alors la différence. Il y en a aussi qui déposent chez nous le peu d'argent qu'ils ont pour que nous le gérions avec eux.

Puisque tout le monde est le bienvenu chez nous, il est tout à fait possible qu'il y ait aussi des gens qui ne vivent pas dans la pauvreté matérielle ou financière. Nous ne savons pas toujours pourquoi telle ou telle personne vient au Poverello. Il y en a qui passeraient la journée seuls, s'ils ne venaient pas chez nous. Personne ne sait où ils habitent, personne ne leur adresse la parole. Pour eux le Poverello est devenu un lieu où ils se sentent un peu chez eux, où ils viennent boire leur tasse de café ou prendre leur dîner. Nous ne savons pas exactement ce qui les attire chez nous. Peut-être se poseront-ils un jour la question : Pourquoi cet accueil ? Pourquoi ces gens s'engagent-ils sans qu'ils soient récompensés financièrement ?

2.4. Comment arrivent-ils chez nous ?

Des services sociaux, des communautés religieuses ou des particuliers, chez qui des gens frappent à la porte pour demander de quoi manger ou un toit pour passer la nuit, renvoient les gens au Poverello en donnant un ticket de repas avec lequel ils peuvent venir manger pendant un certain nombre de jours. Par après nous envoyons le décompte à ces services. Ceux qui donnent un ticket sont ainsi assurés que leur argent a bien servi à nourrir ces personnes et pas à autre chose. Cette interaction permet à certains services ou personnes d'aider des gens sans pour autant être obligés d'ouvrir un petit resto eux-même. Dans le cas d'une demande d'hébergement nous souhaitons toutefois qu'on nous contacte d'abord par téléphone.

D'autres personnes viennent vers nous parce qu'à la gare, dans la salle d'un hôpital ou dans un autre bâtiment public ils ont rencontré quelqu'un qui vient déjà au Poverello ou qui le connaît et leur a donné l'adresse..

2.5. Les gens que vous accueillez se réintègrent-ils dans la société ?

Avant que quelqu'un n'arrive au Poverello, souvent beaucoup de choses se sont passées : on vit dans les problèmes depuis plusieurs années et on a été suivi et accompagné par des services différents.

Une première condition pour changer quelque chose est d'avoir la possibilité de manger, de dormir et de se soigner correctement. Après un bon moment de vie 'régulière', seulement, et après avoir eu le temps de mettre en règle ses papiers et de s'apaiser un peu, on peut tenter de rechercher une chambre ou un travail avec une chance de réussir. Il y a en a qui trouvent un travail assez vite (p.e. par un bureau d'interim ou chez un ancien patron), mais c'est une petite minorité. Beaucoup ont été atteints à ce point qu'ils ne savent plus assumer une vie régulière et le stress qu'amène un boulot. Même quand ils trouvent un travail, ils le perdent souvent après quelques semaines. C'est plutôt par impuissance que par manque de bonne volonté qu'ils ne tiennent pas le coup ou qu'ils sont mis à la porte. Il y a d'ailleurs beaucoup de chômeurs dans notre société, pour qui c'est très difficile de trouver un travail. Pour ces personnes-ci c'est encore plus difficile!

2.6. Combien de temps peuvent-ils rester chez vous ?

Nous ne fixons pas de date limite. Tout dépend de la situation et des besoins. Certains restent quelques jours, d'autres quelques semaines ou quelques mois, le temps de se resituer avant de redémarrer. Il y en a aussi qui ont déjà été accueillis plusieurs fois chez nous et qui sont passés par d'autres maisons d'accueil et qui reviennent chaque fois.

Il y a pour le moment une vingtaine de personnes qui sont hébergées chez nous depuis plus d'un an, bien qu'ils aient les moyens pour louer une chambre et être indépendants. Pourtant ils préfèrent rester chez nous plutôt que vivre seul dans une chambre (avec ou sans confort), où personne ne vient leur dire bonjour... Pour eux, il est plus important de pouvoir vivre avec d'autres que d'avoir une chambre privée.

Ceux qui souhaitent vivre plus paisiblement ou qui ont besoin d'un peu plus de soins, peuvent être accueillis dans notre maison à Banneux. Une quinzaine de personnes y sont hébergées dans un bâtiment spacieux situé dans un environnement paisible. Certains préfèrent néanmoins rester à Bruxelles où ils seront accueillis dans un home pour personnes âgées quand ils ne pourront plus rester chez nous. Nous essayons de leur rendre visite régulièrement : souvent le Poverello est leur unique famille.

2.7. Doivent-ils aider ?

Personne n'est obligé d'aider, pourtant chaque jour il y a dix à quinze personnes accueillies qui donnent un coup de main pour la vaisselle, le ménage, le jardinage ou d'autres petits travaux. Il y en a qui rendent visite à un

malade, qui font une course ou qui aident à charger ou décharger un véhicule. C'est un passe-temps qui peut donner un sens à leur vie, ils se sentent encore utiles et un peu plus chez eux.

2.8. Quelles activités leur sont proposées ?

Chaque après-midi on passe un film vidéo dans la petite salle. Nous essayons de proposer un bon choix : ce qui nourrit l'esprit est au moins aussi important que ce qui nourrit le corps. Si des valeurs comme le respect et l'amitié sont importantes pour nous et que nous essayons de les faire passer à d'autres, ce serait un contre-témoignage que de les laisser se détruire par des émissions que nous regardons ou proposons à d'autres. Nous ne dédaignons pas un bon western ou un bon policier, mais nous essayons d'éviter la violence et le sexe. Quant à notre nourriture, on fait beaucoup de contrôles - et à juste titre - pour s'assurer qu'il n'y ait pas de produits nocifs comme des conservateurs ou colorants nocifs ou des hormones. Si on est si sévère pour la nourriture est-il logique qu'à la télévision tout soit accepté ? Parfois ce qui nous est proposé est loin d'être édifiant, mais, au contraire, nocif pour notre santé spirituelle. C'est pourquoi nous devons faire des choix.

Il y a des jeux de société, le jeu de cartes surtout est apprécié.

De temps à autre nous organisons une excursion : un jour à la mer et à Bruges. Nous sommes allés deux fois au zoo d'Anvers, ainsi qu'au parc animalier de Planckendael en combinaison avec une promenade en bateau. Nous avons visité plusieurs parcs d'attraction : Walibi, Bobbejaanland, Meli. Et n'oublions pas notre pèlerinage annuel à Banneux au début du mois de mai. Nous y venons à plus de 500 de toute la Belgique (habitues et amis des maisons du Poverello). C'est pour nous la réunion de famille par excellence auprès de notre Maman, la Vierge des Pauvres.

Quelques fois nous sommes invités par un groupe qui organise un événement pour nous. En décembre 1995 nous étions environ deux cent cinquante à Bruges pour assister à une comédie musicale de Noël exécutée par des enfants. Un dimanche au printemps 1996 nous avons été invités par un groupe de danse INCAR à Lebbeke. La journée a débuté par une eucharistie à l'église paroissiale, suivie d'un repas et d'un spectacle de musique et de danse splendide.

Aussi au Poverello même sont montés sur scène l'un ou l'autre groupe comme une chorale, quelques musiciens... En août 1996 nous avons eu notre première fête au jardin, animée par le groupe international PANACEA. C'est un genre d'activité qui pourrait se répéter. Chaque activité est une vraie fête de famille, où l'on peut admirer et jouir du talent des acteurs. On n'apprécie pas seulement la virtuosité des 'artistes', mais surtout la cordialité avec laquelle des enfants, des jeunes ou même des acteurs professionnels mettent en scène leur spectacle pour nous. Cela suscite toujours beaucoup d'estime et de gratitude.

2.9. Que se passe-t-il en cas de maladie ou de décès ?

Celui qui le désire peut obtenir une petite carte avec la mention : 'Je fais partie de la communauté du Poverello. En cas d'accident, de maladie ou de décès, veuillez avertir le Poverello.'

Si nous sommes avertis à temps que l'un des 'nôtres' est entré en clinique, nous lui apportons le nécessaire, nous nous occupons de son linge, nous lui rendons visite de temps en temps... Souvent nous sommes les seuls à leur rendre visite!

En cas de décès, nous prenons contact avec le service de la ville responsable pour les enterrements. Si la famille ne se manifeste pas - ce qui arrive très souvent - nous faisons nous-mêmes une prière simple d'adieu et nous accompagnons la dépouille jusqu'à sa dernière demeure. C'est à ces moments-là qu'on se rend compte à quel point les gens peuvent être seuls et abandonnés. En même temps on peut se rendre compte de ce que le Poverello peut signifier pour certains. Si nous n'avions pas été présents, ils auraient été mis en terre complètement abandonnés par tout le monde. Nous sommes leur seule 'famille'. Suivant le corbillard en minibus quelqu'un nous disait : "Pour moi ça se passera de la même façon, moi non plus je n'ai personne." Des événements pareils nous conduisent à nous poser beaucoup de questions par rapport à notre civilisation. A Bruxelles cela arrive tous les jours!

Nos défunts restent présents dans nos pensées et dans nos prières, spécialement lors de l'eucharistie du dimanche à midi. C'est un moment privilégié, où nous pensons à eux, comme nous pensons aussi aux malades, à ceux qui sont en prison, à ceux qui sont seuls dans leur petite chambre, ou même dans leur appartement luxueux, à ceux qui sont accueillis dans un home pour personnes âgées.

2.10. Y a-t-il d'autres secours ?

Aux gens qui en ont besoin nous procurons des vêtements. Ce sont des vêtements que nous avons reçus et triés. Nous ne pouvons donner des vêtements usagés ou démodés par respect pour ceux qui les porteront. Pour éviter qu'on nous demande des vêtements pour aller les vendre par après, nous notons qui a reçu quoi. Ce sont surtout des hommes qui demandent un veston, un pull ou un pantalon, des sous-vêtements, des chaussettes, des draps ou des couvertures.

De temps à autre une école de coiffeurs et coiffeuses vient chez nous pour un après-midi. C'est un moment agréable et il y en a qui repartent complètement transformés.

S'ils ne sont pas ou plus capables de faire leur lessive eux-mêmes, nous aidons les gens. De même il arrive que nous aidions à prendre une douche quelqu'un qui est complètement délaissé.

En règle générale nous ne donnons pas d'argent, parce qu'il est douteux que cet argent servira pour le but pour lequel il a été demandé. Il arrive toutefois que nous payions une partie du loyer ou de la facture d'électricité pour quelqu'un qui est vraiment dans le besoin ou que nous payions un billet de train.

3. LES PERSONNES ACCUEILLIES.

3.1. Qui vient au Poverello ?

La plupart des visiteurs (environ quatre-vingts pour-cent) avaient une situation normale : ils vivaient en famille et avaient leur travail, ils louaient une maison ou en étaient même propriétaires, leurs papiers étaient en règle... Tout d'un coup les problèmes arrivent, pas un seul, mais plusieurs et d'ordres différents. Un jour c'est trop... tensions dans la famille, contretemps financiers, dépression... le vase déborde et... on craque.

Pour certains la boisson ou un autre 'remède' permet d'oublier un moment... les problèmes ne sont pas résolus pour autant, au contraire ils s'aggravent. Ceux qui essayaient encore de les aider abandonnent puisqu'ils ont l'impression que toute leur bonne volonté ne sert à rien. Finalement on arrive dans un hôpital, on est recueilli par un service social ou on se retrouve dans la rue. Au début on essaie encore de survivre dans son quartier, mais plus tard on va chercher 'son bonheur' plus loin, là où l'on est moins connu. La grande ville, où personne ne s'occupe de personne, où l'on n'est plus confronté à son passé, paraît un lieu privilégié. Dans l'anonymat, on se sent libre et tant bien que mal on se débrouille. On essaie de survivre, on rencontre des compagnons d'infortune qui donnent des conseils. Le lieu de rencontre préféré est le bistrot - pourvu qu'on ait de l'argent - ou la gare.

La chambre ou le petit appartement qu'on a pu louer ne représente pas grand'chose et se trouve souvent dans un quartier délaissé. Puisqu'on n'arrive pas à payer le loyer à temps, on est obligé de déménager. Ainsi il arrive qu'on ne reçoive plus son courrier et que l'administration ne sait plus où on se trouve... et pas de papiers égale pas de droits, donc pas d'allocations.

3.2. Pourquoi eux et pas les autres ?

Ces gens ont ployé sous leurs problèmes. Il y en a peut-être qui peuvent assumer les mêmes problèmes ou même plus graves, mais eux à un moment donné n'en pouvaient plus et ils sont tombés au fond du gouffre. Il n'est donc pas évident de se ressaisir. Une relation brisée, le décès d'un enfant, un traumatisme qui date de l'enfance, d'autres événements dramatiques peuvent blesser un homme au point qu'il en reste marqué pour le reste de sa vie. Ce sont des handicaps cachés, des cicatrices invisibles, qu'on porte en soi, parfois sans en être conscient, et que l'on essaie de cacher le plus longtemps possible à son entourage. Peut-être a-t-on déjà essayé cent fois de redémarrer à nouveau et décidé : "C'est fini maintenant, je ne me laisserai plus aller à ce point-là, je veux changer ma vie." Jusqu'à ce qu'on soit forcé d'accepter, après le millième échec, que ça ne changera peut-être jamais. Même les médecins, les psychologues ou les assistants sociaux n'y peuvent rien. Finalement on se retrouve quand même seul devant ses problèmes, on doit apprendre à s'accepter soi-même comme on est et apprendre à vivre avec son impuissance.

Ces gens qui ont eu une bonne situation, mais qui sont tombés dans la marginalité à cause de problèmes de toutes sortes, peuvent être définis comme le quart monde malade. A cause de leur impuissance et de leur déséquilibre à différents niveaux, ils ne sont pas capables, pas motivés pour reprendre leur vie en main. Essayer de les réintégrer dans la société coûte que coûte aboutira sur un nouvel échec. Certains pourtant retrouvent un certain équilibre et peuvent à leur façon retrouver une place dans la société.

3.3. Ont-ils eu tous une vie normale avant ?

Environ 20% de nos habitués vivent dans un milieu défavorisé depuis leur enfance. Ils n'ont jamais rien connu d'autre. Souvent ils amènent leurs enfants au Poverello. La plupart de ces enfants restent dans le même milieu, même si les parents sont suivis et accompagnés par des personnes compétentes. Chez eux ils vivent une vie irrégulière et sont abandonnés à leur sort. A l'école ils arrivent souvent en retard, ils portent des vêtements abîmés, l'hygiène laisse à désirer... Ils sont donc facilement sujet aux moqueries. Ils découvrent déjà tôt qu'ils ne sont pas comme les autres. Ceci ne veut pas dire que tous les enfants, qui fréquentent le Poverello, arrivent dans la marginalité, mais le risque est quand même grand. Ce qu'ils ont vécu dans leurs premières années de vie les a marqués profondément, de sorte que s'intégrer dans notre société devient pour eux une tâche particulièrement difficile.

3.4. N'y a-t-il jamais de problèmes ?

Certaines personnes sont complètement déséquilibrées et seraient mieux à leur place dans un hôpital psychiatrique ou une autre institution spécialisée, mais ils ne veulent pas ou n'osent pas se faire soigner. D'autres arrivent dans un état d'ivresse ou sous l'influence de médicaments ou de drogues. Il arrive que ces personnes se manifestent de façon agressive.

Ces moments d'agressivité et de violence sont durs parce qu'on ne sait pas à l'avance comment cela va se terminer. Mais nous ne pouvons tolérer la violence. Cela créerait une ambiance d'insécurité et beaucoup n'oseraient plus venir. Celui qui ne respecte pas cette règle, est prié de quitter le Poverello et s'il refuse de partir, il arrive que nous demandions l'intervention de la police.

Nous ne voulons pas condamner ces gens. Qui serions-nous si nous avions dû subir ce qu'eux ont vécu. Il y a tant de choses dans une vie qui influencent une personne et auxquelles on ne peut rien changer. On ne choisit pas sa famille, ni l'ambiance de bienveillance et d'amour dans laquelle on peut grandir... Respecter les autres est primordial, mais cela ne veut pas dire que nous devons tout accepter. Dans l'intérêt de tous ceux qui viennent chez nous, nous ne pouvons admettre la violence ou les drogues. Nous devons veiller à ce que la loi du plus fort ne règne pas chez nous et, si besoin est, intervenir.

L'expérience de vingt années nous a montré que nous devons accepter que nous ne sommes pas capables d'aider tout le monde. Surtout en ce qui concerne l'hébergement : il s'est avéré que des gens, qui ne sont pas capables de vivre avec d'autres, puissent éventuellement être accueillis provisoirement, mais doivent finalement être dirigés vers un accueil plus propice.

3.5. De quelle nationalité sont-ils ?

La majorité des visiteurs sont belges, quelques-uns viennent d'autres pays de la C.E., un dixième est originaire du Maghreb. Les plus esseulés toutefois sont ceux qui ont quitté leur village ou commune, qui ont fui leur famille pour vivre dans l'anonymat de la ville.

Les dernières années il s'y ajoute des réfugiés politiques. Nous les renvoyons au Petit Château ou à d'autres services (e.a. Caritas Catholica). Ceux qui ne sont pas reconnus comme réfugiés politiques, sont obligés de quitter le pays, mais souvent ils essaient de rester, parce qu'il n'y a pas d'avenir pour eux dans leur pays d'origine. Nous pouvons bien aider ces illégaux pendant un petit temps, mais nous ne pouvons leur donner un faux espoir : il y a peu de chance qu'ils puissent faire leur vie ici.

3.6. Les personnes en difficulté nous apprennent-elles quelque chose ?

Souvent on les considère comme des gens qui ont échoué. Sans idéaliser, nous pouvons toutefois rencontrer chez eux des qualités que notre société a perdues. Bien qu'ils soient les 'faibles', leur présence est une vive interpellation à notre société de consommation, qui a placé l'efficacité et la productivité au sommet de l'échelle de valeurs.

Nous pouvons apprendre d'un professeur comme d'un enfant, d'un manager comme d'un ouvrier, d'un athlète de haut niveau comme d'une personne handicapée en fauteuil roulant. Quand il s'agit de devenir un homme heureux, qui d'entre eux sera notre maître ?

Quand ils arrivent à un point où ils ne sont plus capables de cacher leurs problèmes et leur misère, certains retrouvent la liberté d'être eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin de se cacher derrière une belle façade. Ainsi peut-on trouver plus d'authenticité chez ces soi-disant 'pauvres' que dans certains milieux plus favorisés. Leur confrontation avec leur vulnérabilité a été une dure leçon et a détruit leur masque.

Est-ce parce qu'on a appris à se connaître et à s'accepter avec ses bons et mauvais côtés, qu'il est alors plus facile d'accepter l'autre comme différent et de vivre ensemble ?

A-t-on appris à donner une valeur à des choses simples, parce qu'on a vécu dans la misère et la détresse, aussi bien sur le plan matériel qu'émotionnel ? Quel contraste par rapport à notre société dans laquelle il est devenu un réflexe normal, même chez les enfants, de vouloir toujours plus, d'aspirer à ce qu'on n'a pas encore en oubliant ce qu'on a déjà.

Est-ce parce qu'on a dû affronter tant de problèmes et de misères, qu'on ne laissera plus passer l'occasion d'une blague ? Quelques fois on peut entendre : "Si nous ne pouvions plus rire, nous serions morts." Ou : "Que rapportent-elles, cette lamentation et cette tristesse ?"

Est-ce parce qu'on est tout seul, qu'il est plus facile de voir les autres comme des frères et des sœurs ? Certains considèrent le Poverello comme leur unique famille.

4. LA COMMUNAUTE.

4.1. Qui en fait partie ?

Toutes les personnes, qui y passent ou qui sont touchées par ce qui y est vécu, forment ensemble la grande famille qui porte le nom de Poverello. L'apport de chacun peut être différent : on peut s'engager comme aidant, on peut soutenir le Poverello par une aide financière ou matérielle, ou par la prière ou l'offrande de sa souffrance. Même ceux, qui habitent loin ou qui ne peuvent quitter leur habitation à cause d'une maladie ou de leur âge, peuvent en faire partie.

La communauté des aidants est ouverte à tous : laïcs et religieux, mariés ou célibataires, jeunes ou personnes plus âgées. On n'a pas besoin d'une formation particulière. Tous ceux qui veulent rendre service sont les bienvenus. On attend d'eux qu'ils soient prêts à s'intégrer dans le fonctionnement du Poverello.

Pour l'ensemble des maisons il y a environ quatre cents bénévoles. Personne n'est lié au Poverello par des vœux ou par un contrat.

4.2. En quoi consiste le travail des bénévoles ?

Il y a beaucoup de variété dans les activités : la cuisine, la vaisselle, le ménage, le service dans le bar et dans la salle (pour les repas), la lessive, le tri et la distribution des vêtements, visiter un malade (à l'hôpital) ou une personne âgée, couper les cheveux, faire des commissions, répondre au téléphone, faire des réparations, peindre, travailler à la ferme, accueillir les groupes, coller les adresses pour l'expédition de la petite gazette... Normalement on ne se limite pas à une de ces tâches, on s'adapte au besoin du moment, ce qui demande une certaine souplesse.

L'engagement au Poverello est une occasion pour se rapprocher d'un autre milieu. En se mettant au service, un contact se crée et on apprend à connaître les personnes. Quand on fait cela avec respect et amour, on pourra découvrir qu'on est respecté et aimé en retour. Servir une soupe avec gentillesse, un plat bien présenté, des tables bien nettoyées..., ce sont des signes qui témoignent de respect et d'amitié. Cela permet de construire une ambiance où les gens se sentent chez eux.

4.3. Quelles formes d'engagement y a-t-il ?

Les engagements dépendent des possibilités et des souhaits de chacun. Cela peut varier entre quelques heures par mois, un ou plusieurs jours par semaines, jusqu'à un engagement permanent. Puisque beaucoup viennent un jour par semaine, il y a des équipes qui se créent (l'équipe du lundi, du mardi...). Comme ils se connaissent bien, il peut y avoir une collaboration aisée.

Pendant les vacances beaucoup de jeunes viennent donner un coup de main et découvrent ainsi la vie au Poverello. Pendant l'année scolaire des élèves viennent dans le cadre d'une retraite : à deux ou trois ils viennent vivre quelques jours au Poverello. C'est une expérience qu'ils n'oublient pas de si vite.

4.4. Tous les aidants sont-ils bénévoles ?

La plupart des aidants ont un revenu : ils viennent en dehors du temps de travail, leur conjoint travaille à l'extérieur, ils font partie d'une communauté religieuse, il sont pensionnés... Il y en a aussi qui sont au chômage et qui ont l'autorisation de l'ONEM de travailler bénévolement au Poverello. Pour permettre à quelques personnes, qui n'ont aucun revenu propre, le Poverello prend sur lui les frais sociaux et alloue un minimum pour vivre. Ce ne serait pas admissible que des collaborateurs ne soient pas en règle avec les lois sociales, puisque nous l'exigeons pour les personnes accueillies.

4.5. Quelles attitudes sont nécessaires ?

Le désir de se mettre au service : Tous, aussi ceux qui portent une certaine responsabilité, doivent être des 'serviteurs'. Le but est que tous, aussi bien les personnes accueillies que les aidants, se sentent chez eux au Poverello.

Une attitude d'apprentissage : Nous tous, même si nous venons depuis des années, nous devons apprendre encore. Si nous osons nous remettre en question et devenir conscients de nos limites et de notre impuissance, nous pouvons faire des progrès chaque jour. Par contre, si nous croyons que nous savons déjà tout et que ce que nous faisons est dès lors bien, nous ne sommes plus capables d'écouter les autres.

Authenticité : Nous pouvons être nous-mêmes, chacun a une valeur unique. Personne ne doit se montrer parfait. Ce n'est pas en se manifestant comme un saint qu'on devient soi-même, mais en ouvrant son cœur et en essayant d'être 'bon'.

Discrétion : Nous acceptons les autres comme ils sont et ne nous immiscons pas dans leur vie privée, même entre aidants. Nous laissons de côté les questions indiscrètes, la mauvaise langue ou la médisance. S'il y a un problème, nous essayons d'en parler avec la personne concernée.

Fraternité : Nous essayons de vivre ensemble comme frères et sœurs et d'être des témoins d'espérance et d'amour.

Joie : La joie et la bonne humeur, que nous essayons de faire régner entre aidants, se communiquera à ceux qui viennent au Poverello.

4.6. Comment la collaboration se passe-t-elle ?

Puisqu'il y a beaucoup d'aidants, on doit se mettre d'accord sur pas mal de choses. Il est très important qu'on essaie tous de travailler de la même façon, car même animé de bonnes intentions on peut quelquefois arriver à des tiraillements. Par exemple : l'un veut servir du café bien fort, parce que ça réveille et ça a du goût et un autre veut servir du café léger, parce que ça rend les gens moins nerveux. Pour éviter des situations pareilles, nous devons nous mettre d'accord sur beaucoup de points pratiques, sinon il y aura des courts-circuits. Il peut même arriver que l'on nous dresse l'un contre l'autre.

Même si nous sommes tous des bénévoles (c.a.d. pas des professionnels), il est néanmoins important que nous prenions notre tâche au sérieux. Chaque bénévole est responsable pour le travail qu'il fait et pour le bon fonctionnement de l'ensemble (cela concerne par exemple l'hygiène et la sécurité). Si pour une raison ou une autre on doit quitter son poste, on ne l'abandonne pas sans avoir trouvé un remplaçant.

Dans la vie communautaire et le travail en équipe nous découvrons que nous avons tous des limites. Personne n'est parfait : nous avons notre formation, mais aussi notre déformation. Mais si nous avons des défauts, il est vrai aussi que nous avons en même temps des qualités, des talents. C'est très important que nous regardions ce qui est positif dans l'autre et que nous tenions compte des possibilités (physiques et psychiques) de chacun. Il est essentiel de se soutenir au lieu de se démolir et d'avoir conscience que nous avons besoin les uns des autres. C'est un défi d'apprendre à accepter l'autre, qui est différent de ce que nous avons souhaité. Nous ne nous sommes pas choisis, nous nous sommes rencontrés sur le même chemin. Chacun de nous se rend compte d'ailleurs qu'il n'est pas parfait non plus. Dans l'intérêt de notre action commune, il est toutefois souhaitable que nous puissions parler de ce qui va bien et moins bien. Malgré l'usure du train-train quotidien, l'amitié et la gaieté du cœur entre bénévoles devraient rejaillir sur l'accueil.

4.7. N'arrive-t-il pas qu'on fasse des erreurs ?

Ce n'est pas parce qu'on veut se mettre au service avec un grand cœur et plein de bonnes intentions, qu'on ne peut pas commettre des erreurs. Quand nous fréquentons des personnes, qui sont chacune unique, mais en même temps blessées, il est important que nous reconnaissons nos propres limites, et que nous soyons conscients que nous ne devons pas jouer au thérapeute ni au médecin. C'est cette vulnérabilité qui rend notre présence si délicate. Nous ne pouvons imaginer ce qui se passe dans l'autre. Un seul mot, même bien intentionné, peut parfois couler l'autre. Faire la leçon à quelqu'un, qui a déjà essayé cent fois d'arrêter de boire, et l'inciter à ne plus le faire, peut avoir un effet désastreux.

4.8. Y a-t-il une formation pour les aidants ?

Pour celui qui est conscient de sa propre impuissance et de ses limites et qui sait qu'il a beaucoup à apprendre, la présence auprès des personnes blessées peut être une véritable école de vie : chercher et découvrir, avec beaucoup de patience, ce qu'on peut faire pour quelqu'un. Apprendre à connaître des gens et devenir davantage soi-même en ouvrant son cœur.

La collaboration avec les autres aidants est aussi un élément de formation. En échangeant nos idées sur des questions pratiques et des expériences, en cherchant ensemble une bonne solution, nous pouvons approfondir notre compréhension des hommes et des choses.

De temps en temps des journées-'rencontre' sont organisées pour les aidants (soit pour les aidants d'une même maison, soit pour les aidants de toutes les maisons). Ce sont des journées qui ont explicitement pour but la formation. Elles sont également ouvertes à des personnes intéressées, extérieures au Poverello. C'est une occasion pour apprendre à mieux se connaître et pour échanger sur ce qui se vit au Poverello. Un objectif essentiel est de renouveler et d'approfondir notre engagement et de réfléchir sur nos attitudes (discrétion, respect, faire communauté, attitude d'apprentissage, regard positif...).

Il y a des journées qui sont davantage orientées vers la découverte des saints : Thérèse de Lisieux, Charles de Foucauld, Don Bosco, Vincent de Paul, Saint François... A leur époque comment se sont-ils engagés envers les pauvres ? Comment ont-ils vécu leur foi ? Que pouvons-nous en retirer pour notre temps ? Nous abordons aussi d'autres sujets comme le problème de l'alcool et des drogues, les questions qui touchent à la vie affective et sexuelle, la place des jeunes dans l'Eglise...

Les sujets sont introduits par une personne compétente, puis il y a les questions et le dialogue. Nous terminons ces journées par une eucharistie vécue intensément. A ces occasions on entend régulièrement : “Je suis venu pour aider, mais c’est moi qui suis aidé. Je vois la vie d’une façon différente. Mon expérience au Poverello a changé ma vie. J’y trouve un soutien pour mes problèmes et soucis. Ça m’aide à vivre ma foi d’une façon plus vraie.”

4.9. Quelle est la motivation des aidants ?

Certains cherchent depuis un bon moment à s’engager quelque part. A cause des circonstances (les enfants grandissants, la pension, le chômage, une année sabbatique) ils ont du temps disponible et viennent se présenter. D’autres sont interpellés par ce qui se passe au Poverello et veulent le découvrir de plus près. Quand ils y prennent goût, ils continuent à venir.

Quand après un certain temps l’enthousiasme du début diminue quelque peu, l’engagement devient moins évident. Alors il est important de se poser la question : Pour qui est-ce que je fais cela ? Pourquoi est-ce que je continuerais à venir ? Si on n’approfondit pas ces questions, on risque de décrocher, parce qu’un engagement au Poverello ne peut durer si on le fait uniquement pour soi-même. On doit toujours retourner au but profond de l’accueil : donner un chez soi à des gens qui n’en ont pas. Cela nous oblige à travailler à notre motivation et à l’approfondir. Ainsi l’appel du Christ et de l’Evangile à nous engager envers notre prochain en détresse devient le motif profond de notre engagement quotidien. On retrouve cela dans la règle de vie.

4.10. Doit-on être croyant pour aider ?

On ne demande pas aux aidants qu’ils se disent croyants. D’ailleurs, quelqu’un qui veut s’engager envers autrui et qui dit qu’il n’est pas croyant, l’est peut-être plus que quelqu’un qui se dit croyant. Certains pourront découvrir au Poverello des valeurs et une motivation plus profondes, qui donnent sens à leur vie. Il est important de respecter l’opinion et l’identité de chacun et de donner à chacun la possibilité d’évoluer.

Pourtant nous ne pouvons pas oublier que c’est grâce à la conversion de Jean que le Poverello existe, c.à.d. que la prière et l’eucharistie sont essentielles dans la vie communautaire. Pour beaucoup d’aidants l’engagement n’est pas seulement un engagement social, mais aussi un engagement de foi. C’est donner suite à l’appel de Jésus, répondre à son amour pour nous. Nous pouvons le découvrir davantage en lisant l’Ecriture, mais aussi en essayant de faire ce qu’Il a fait. Son amour suscite en nous notre amour pour Lui et pour tous ceux qu’Il aime. Sans l’amour qui vient de Lui, notre cœur serait vide, c’est son amour qui doit le remplir. N’est-ce pas la prière la plus profonde : ouvrir son cœur pour que Dieu le remplisse de son amour ?

4.11. Pourquoi certains portent-ils une croix ?

La croix n’est pas un signe distinctif, mais un rappel, pour nous comme pour les autres, que nous voulons être témoins de Jésus Christ. Quand on porte une petite croix, il arrive qu’on y soit confronté. On sait que vous donnez à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif... et pourtant cela ne doit pas signifier qu’on doit toujours dire “oui” et donner. Il y a des gens qui abusent de cela et qui vous provoquent jusqu’à ce que vous n’en pouvez plus. Néanmoins il est important qu’on ne donne pas un contre-témoignage. Quand on porte une croix, il arrive qu’on se demande : Comment Jésus aurait fait ceci ou cela ?

La croix en forme de T (‘tau’) est appelé aussi la croix franciscaine. Saint François signait ses lettres avec un T, ce qui représente la croix, et est un signe de communion avec Dieu, un signe qui appelle à la sobriété et à un engagement pour plus de justice et plus d’amour. Au temps de saint François il y avait aussi un grand besoin de changement et de conversion. Il ne démolit pas, il construisit.

4.12. Pourquoi une règle de vie ?

Quand le Poverello a démarré, il y avait beaucoup de gens qui désiraient collaborer. Cependant il est apparu que leur motivation était parfois boiteuse : certains cherchaient plutôt un logis facile, d’autres ne tenaient pas compte du groupe. Il s’est avéré nécessaire que tous vivent et travaillent dans un même esprit. C’est ainsi que la petite règle de vie est née. Elle comprend deux parties : comment s’engager et comment essayer d’aider les gens.

4.13. La règle de vie.

Voici mon commandement: Aimez-vous les uns les autres comme Je vous ai aimés.(Jn 15,12)

Ce commandement est la base de notre vie; ceux qui désirent faire partie de notre communauté, s’engagent à le suivre de leur mieux.

Cet engagement ne peut être authentique qu’à condition de vouloir connaître, aimer et imiter Jésus, Médiateur entre le Père et nous. Notre vie doit être une réponse permanente à l’appel de l’Evangile.

Il faut distinguer deux volets essentiels et complémentaires: la vie communautaire et l’accueil.

1. Vie communautaire.

L'équipe est ouverte aux religieux et aux laïcs, hommes et femmes. Elle vit et se nourrit de la présence Eucharistique, de la prière, de l'union profonde dans la fraternité et de l'engagement à l'accueil.

- **Présence Eucharistique:** action de grâces, adoration, réconfort, recueillement, source d'amour et d'action.
- **La prière:** Jésus nous a appris à prier par son exemple et son enseignement; prière permanente, dans le silence et dans l'action, prière personnelle et communautaire. La célébration Eucharistique est le point culminant de notre vie d'oraison.
- **Fraternité:** nous sommes appelés à vivre ensemble comme frères et soeurs au milieu des plus démunis. Notre amour fraternel, vécu en Jésus, nous soutiendra dans l'accomplissement de notre mission. Notre façon de vivre doit s'adapter au milieu dans lequel nous vivons. Nous ne sommes pas parfaits et nous devons nous supporter et nous entraider. L'approfondissement de notre foi et la révision quotidienne en seront des moyens indispensables.
- **La réalité de l'accueil nous fait prendre conscience de notre impuissance et nous tourne constamment vers Dieu. Nous sommes Ses enfants et nous mettons toute notre confiance en Lui.**

2.L'accueil.

Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait.(Mt.25,40)

L'accueil des plus petits doit être à l'image de celui que Jésus leur réservait. Ceci implique que notre hospitalité ne pourrait être purement matérielle (nourriture, boisson, vêtements, chaleur, aide administrative): l'essentiel c'est le coeur. Nous ne pourrions construire une relation valable qu'en vivant parmi eux: en apprenant à les connaître, en les respectant, en les aidant et les aimant. Ainsi nous comprendrions mieux les répercussions de leur situation difficile sur leur relation avec Dieu. Nous trouverons peut-être le moyen de les y aider; entre autre nous commencerons et nous terminerons la journée en offrant au Seigneur nos joies, nos espoirs, nos souffrances.

Si notre amitié peut les aider, eux, de leur côté nous aideront à sortir de notre égoïsme. Ainsi l'accueil, notre 'travail' deviendra une prière permanente.

Nous avons une dévotion particulière pour la Sainte Vierge que nous vénérons comme la Mère du Poverello.

Fait à Bruxelles le 6 novembre 1980

Claire Teresa Jean

4.14. Y a-t-il une prière commune ?

A Bruxelles, chaque dimanche à midi, nous célébrons l'eucharistie dans notre salle d'accueil. Toute activité est interrompue et ceux qui le désirent peuvent assister à cette eucharistie. Une simple table est transformée en autel : une nappe blanche, un crucifix, deux bougies, un vase avec des fleurs. Ce n'est pas tout à fait comme à l'église : l'un ou l'autre, la tête sur une table, est en train de dormir, un chien passe entre les gens; pendant l'homélie l'un ou l'autre souhaite dire aussi un mot; les intentions de prières expriment des soucis très concrets venant droit du cœur. Pendant le Notre Père nous prions main dans la main, on se souhaite la paix par un baiser... C'est un moment important, une occasion unique pour affirmer et célébrer ensemble notre foi. Nous chantons toujours les mêmes chants, sauf si une chorale vient rehausser la célébration. L'essentiel reste cependant que Jésus vient au milieu de nous. C'est Lui la source.

La petite chapelle avec la présence du Saint Sacrement est le centre, le cœur du Poverello. Quand on a un moment libre pendant la journée, on peut s'y rendre pour rencontrer le Seigneur, Lui dire nos soucis ou Lui rendre grâce. Auprès de Lui nous pouvons venir nous ressourcer. Régulièrement, le soir, nous disons une prière simple.

Pris par le travail et les occupations nous pourrions l'oublier, pourtant la prière est la force du Poverello. Beaucoup de gens, des religieux et des laïcs, des malades et des personnes âgées, prient et offrent leurs souffrances pour le Poverello. Leur supplication et leur reconnaissance ne peuvent laisser le Seigneur insensible.

5. LA NAISSANCE DU POVERELLO.

5.1. Qui est le fondateur ?

Quand il avait retrouvé Jésus, Jean voulait partager son bonheur. A l'exemple de Charles de Foucauld, il voulait vivre l'évangile non pas par des mots, mais par un engagement concret. Charles de Foucauld est allé dans le désert, Jean vint à Bruxelles. Ce n'était pas un désert de sable avec un climat inhospitalier, mais un désert de béton et d'indifférence. Comme le frère Charles, Jean voulait partager sa vie avec des gens délaissés. Il voulait être disponible pour eux, leur donner un peu d'amitié en vivant simplement dans leur quartier, en y étant présent. Ainsi il arriva dans le quartier des Marolles à Bruxelles, connu pour sa pauvreté. Laissons-lui raconter sa vie lui-même.

5.2. Sa jeunesse.

Je suis né à Courtrai en 1919. J'ai eu un frère et une petite soeur décédée très jeune. Mes parents étaient profondément croyants. Je dois énormément à leur exemple, même si je n'ai saisi la portée de certaines de leurs paroles, de certains de leurs actes qu'à plus de 55 ans, à l'époque où Dieu me mit à genoux. Maman rentrant, les pieds écorchés, d'un pèlerinage matinal et reprenant la route le lendemain ... papa devenu membre du Tiers-Ordre de Saint-François priant chaque jour le chapelet, après qu'un infarctus ait miné sa santé ... les litanies du premier vendredi du mois priées à genoux en famille ... les crèches de Noël ... autant de souvenirs inoubliables. Mes parents étaient sévères, mais justes; je me souviens d'eux comme de gens vrais, authentiques, droits, toutes qualités que j'ai toujours appréciées. A l'école primaire, j'aimais l'enseignement des Frères; plus tard, au Collège de Courtrai, même les externes devaient être présents de 6h30 du matin (messe obligatoire) à 7h du soir. Dimanche inclus. Ce fut une période plutôt austère. En 1934, mon père fut muté à Saint-Nicolas-Waes et je changeai de collège. L'ambiance y était plus détendue, grâce - entre autres - à la découverte du scoutisme. Mes parents et mes éducateurs m'avaient transmis un trésor : la foi. Leur sévérité elle-même avait des côtés très positifs.

Au Collège, je m'étais intéressé au problème des Missions; au sortir de la rhétorique, j'entamai les études de philosophie chez les Pères Blancs. Au début de la seconde année, je changeai d'orientation et me fis inscrire à la Faculté de Médecine, à Louvain. Mes dernières années d'université coïncidèrent avec l'occupation. En 1945, je fus enrôlé comme médecin dans les troupes d'occupation en Allemagne. Des villes dévastées, des flots de réfugiés venus de l'Est, des foules de femmes seules, des millions de familles éclatées, la faim ... Au cours de mes études universitaires, ma foi s'était évaporée peu à peu : quand je fus démobilisé, je m'installai comme médecin généraliste dans la région de Louvain.

5.3. Sa vie professionnelle.

C'était l'époque où un généraliste pratiquait encore des accouchements à domicile. Au cours des longues nuits d'attente précédant les naissances, il m'arrivait souvent de recevoir les confidences des familles ... Je pris conscience de l'ampleur et de la gravité de l'ignorance entourant les réalités sexuelles. Personne ne fournissait de réponse valable; les tabous, les interdits, les peurs foisonnaient. Après dix ans de médecine générale, je me décidai donc à me spécialiser en sexologie. On ne l'enseignait nulle part dans nos pays; je voyageai donc pour rencontrer d'autres chercheurs, puis je m'installai à Bruxelles comme sexologue. Le travail ne manqua pas, durant ces trente années de pratique. Les consultations pouvaient m'occuper de huit heures du matin à vingt-trois heures, heure à laquelle je prenais mon seul repas chaud en compagnie de mon épouse qui m'aidait à établir l'agenda du lendemain. Régulièrement, j'étais désigné comme expert par le Parquet pour des délits sexuels et rencontrais donc des détenus, des patients de cliniques psychiatriques. J'ai donné des centaines de conférences concernant la sexualité et ses problèmes. Ma pratique religieuse était tombée à zéro; mon épouse, elle, est toujours restée profondément croyante.

Un jour de 1973, en pleine consultation, je m'écroulai, épuisé. Pendant huit jours, j'oscillai entre la vie et la mort, en proie à de terribles angoisses. Même en ces moments - cela m'étonne et m'effraie aujourd'hui - je ne pensais pas à Dieu. Dès que je fus transportable, ma famille me fit conduire dans les Ardennes, où j'avais acquis une petite propriété. Je mis des mois à reprendre le dessus; une fois rétabli, je tentai de rejoindre Bruxelles et de reprendre mes consultations, mais c'était trop et je décidai de prendre un peu de bon temps. J'avais tout ce que je pouvais souhaiter; pendant deux ans, je vécus comme un prince, bien décidé à ne plus mettre les pieds à Bruxelles et à profiter de l'argent que j'estimais avoir bien mérité. Cependant, je ne trouvais pas la paix.

5.4. Sa conversion.

Le Seigneur m'attendait au tournant. En 1975, une première rencontre, banale en apparence, me troubla. J'étais occupé à brosser un cheval ... Vient à passer un fermier des environs; je le connaissais. Nous échangeons quelques mots et il me dit tout de go : "Eh oui, docteur ! Dans la vie, on se donne parfois bien du mal pour peu de choses !" J'étais agacé, mécontent, mais sa réflexion me turlupina ... Quelque temps plus tard, le curé d'un village des environs passe me voir. Nous parlons de choses et d'autres, pas spécialement de problèmes religieux. Je fus frappé par l'authenticité de cet homme, que je sentais très dévoué, engagé à fond, détaché de tous biens. Des questions surgirent dans mon esprit : "Quelle est donc sa motivation ? D'où lui vient la force de vivre ainsi ?"

Le dimanche suivant, j'étais dans son église. Je voulais assister à sa messe, la sienne, pas celle d'un autre. Au début de l'Eucharistie, le prêtre annonça : "Je vais vous parler de la souffrance". Je songeais à part moi : "La souffrance ? Que peut bien m'apprendre ce petit curé à propos de la souffrance ? Je l'ai tant côtoyée depuis

plus de trente ans". Au moment de l'homélie, le célébrant reprit simplement : "J'ai dit que je vous parlerais du sens de la souffrance". En même temps, il nous montra très lentement un petit crucifix. J'avais vu des centaines de croix dans ma vie ... Cette fois, mon monde s'écroula. Je me mis à pleurer comme un enfant. Entré dans cette église en grand Monsieur, je n'étais plus qu'un tout-petit, brisé, à genoux. Une pensée m'écrasait : "Jésus a donné pour toi jusqu'à la dernière goutte de son sang. Et toi, toi, tu n'as rien fait pour Lui, tu l'as oublié".

Après la messe, j'ai rejoint le prêtre : "Je ne sais pas ce qui m'a pris ...". Et lui de répondre : "J'ai vu ... Tu as rencontré le Seigneur; Il te cherchait depuis longtemps, mais tu n'as pas voulu le voir; maintenant que tu l'as bien regardé, Il ne te lâchera plus jamais". A dire vrai, je n'y comprenais rien. Le curé m'a passé un livre intitulé "Au coeur des Masses", écrit par René Voillaume et décrivant la vie des Petits Frères de Jésus, les disciples de Charles de Foucauld. Une heure plus tôt, j'aurais refusé le livre ou je l'aurais accepté par politesse, avant de le ranger quelque part. Pensez donc ! Moi, un livre de spiritualité ?! Mais tout avait changé. L'histoire du Frère Charles m'a passionné : encore quelqu'un de vrai, d'entier, sans compromis. Je me suis remis à prier : j'ai lu le Nouveau Testament; j'ai été enthousiasmé par l'histoire d'autres "vedettes" parmi les disciples de Jésus : Thérèse de Lisieux, dont j'avais autrefois considéré le livre "Histoire d'une âme" avec un peu de mépris, en haussant les épaules; François d'Assise, Don Bosco, Saint Vincent de Paul.

Au bout d'un an de recherche, de réflexion, de prière, j'ai senti qu'il me fallait 'faire' quelque chose, me tourner vers les plus délaissés, vers ceux qui n'ont rien.

5.5. Vers Bruxelles.

Un beau jour, de commun accord avec mon épouse, que j'avais pu rejoindre dans la foi et la prière, j'ai bouclé ma valise et regagné Bruxelles; dans le quartier des Marolles, j'ai pu séjourner rue des Tanneurs, chez les Pères Capucins. Des mois durant, j'ai sillonné le quartier, sonnait aux portes, parlant aux gens, découvrant une misère incoupçonnée. - Une petite vieille de plus de quatre-vingt ans, disposant d'une chambrette au quatrième étage d'une courée; ni eau, ni gaz, ni électricité; grelottante de fièvre, elle était obligée, l'hiver, de descendre dans la cour pour gagner les toilettes ... - Ou cette autre qui 'voyait le ciel', au sens littéral du mot, lorsqu'elle était au lit : le toit de la maison était éventré. Un soir, j'ai vu un homme mourir de misère, à la rue. Personne n'intervenait.

Ma décision fut bientôt prise : dans ce quartier, il fallait mettre une nourriture valable et bon marché à la disposition de tous. Les gens devraient pouvoir venir se réchauffer, se retrouver dans un ambiance différente de celle qu'ils trouvaient ailleurs. C'est ainsi qu'en 1978 le Poverello fut érigé avec la collaboration d'autres bénévoles; ce qui donna en un premier temps la soupe, le café et les tartines à 5 F, puis l'ouverture des salles.

5.6. Le 30 juillet 1998 Jean nous a quitté.

Il n'a été souffrant que pendant quelques jours. Tout a commencé avec un petit refroidissement, un genre de grippe d'été. Quand après deux jours il n'y a pas eu d'amélioration, il est allé à l'hôpital pour des examens. On y a constaté une pneumonie et, par précaution, il a été admis au service des soins intensifs. Le soir à 19h il a eu un arrêt cardiaque qu'il n'a pu surmonter. Le lendemain vers 9h15 il nous a quitté.

Nous étions tous conscient qu'un jour Jean nous quitterait, mais personne ne s'imaginait que cela arriverait si brutalement, sans avoir l'occasion de se dire au revoir.

La nouvelle du décès de Jean s'est répandue très rapidement à travers le pays par les journaux, la radio et la télé. Tout le monde était touché et de tous les coins du pays nous avons reçu des témoignages de condoléances et de soutien. Jean était connu et aimé dans beaucoup de milieux. Les nombreuses personnes, qui l'ont rencontré, jadis comme médecin, mais aussi ces vingt dernières années comme fondateur et inspirateur du Poverello, parlent de lui avec admiration et reconnaissance. Le don de sa personne et son engagement 'jusqu'à son dernier jour' sont un exemple et un soutien pour beaucoup.

Le mardi 4 août Jean a été enterré dans les Ardennes. Y ont assisté : la famille, des amis et ses proches collaborateurs. L'eucharistie était émouvante et pleine d'espérance dans une église comble, rehaussée par la chorale du village. Tout le monde était convaincu que ceci n'était pas la fin, mais le passage vers la vie éternelle. Jean lui-même y croyait fermement. A Banneux il prenait parfois congé des visiteurs en disant : "Au revoir, ici, ou au ciel."

Le samedi 8 août, la grande famille du Poverello a dit au revoir à Jean. Nous étions plus de mille cinq cents. Lors de cette eucharistie, qui a eu lieu à Banneux et était présidée par Mgr. Houssiau, évêque de Liège, il paraissait évident que chacun comprenait très bien ce que Jean aurait souhaité et comment nous pouvions le remercier pour tout ce qu'il a fait. Sr. Cecile l'a très bien exprimé dans son mot de bienvenue : "Nous savons que son souhait était que nous continuions. Demandons la force pour poursuivre son oeuvre de vie et pour être un soutien les uns pour les autres."

Malgré le départ de Jean, Poverello continue. Chez tous les bénévoles le désir est présent de poursuivre son oeuvre. Poverello a en effet une mission dans notre société. Nous avons reçu un message que

nous devons transmettre, pas en manifestant, mais en faisant chaque jour notre possible pour que des gens qui n'ont plus de chez soi, se sentent à nouveau les bienvenus.

CRIER L'EVANGILE, NON PAR DES MOTS, MAIS PAR DES ACTES.

Ch.de F.

6. LA CROISSANCE DU POVERELLO.

6.1. L'accueil de jour.

Dans le couvent des capucins Jean avait découvert un local inoccupé, qui était accessible par la rue de l'Economie (une rue latérale de la place du jeu de balles ou 'le vieux marché'). Avec les premiers aidants il a nettoyé et aménagé ce lieu pour l'accueil. Au dessus de la porte il a mis une pancarte avec le mot 'POVERELLO'. 'Il poverello' était le surnom de Saint François : le petit pauvre.

Par une petite porte dans un mur aveugle on entre dans une cour. De l'autre côté de la cour, en montant quelques marches, on arrive dans la salle. Ici on pouvait obtenir une boisson, une tasse de café, un bol de soupe ou une tartine à cinq francs. On y était accueilli dans une ambiance simple et amicale. Personne ne pouvait alors présumer que quinze ans plus tard des centaines de personnes fréquenteraient le Poverello, que d'autres maisons s'ouvriraient dans d'autres villes, que des centaines de personnes s'y engageraient comme bénévoles, que des milliers de jeunes y passeraient, que des dizaines de milliers liraient la petite gazette.

Quand on s'est rendu compte que beaucoup de visiteurs n'avaient pas de feu dans leur petite chambre, donc pas de quoi chauffer un plat, on a commencé à servir des repas chauds. Le bruit s'est très vite répandu qu'on mangeait bien au Poverello et que ce n'était pas cher. Ainsi le nombre de visiteurs a augmenté très vite.

6.2. L'accueil de nuit.

Quand quelques-uns demandaient de passer la nuit au Poverello - ils ne savaient où aller et cela pendant des semaines ou même des mois - ils restaient dormir dans un fauteuil ou sur un banc : "Mieux vaut une chaise à l'intérieur que rester dehors dans le froid." Comme leur nombre augmentait, on a construit un petit dortoir pour quinze personnes. C'était le début de l'accueil de nuit. En 1983 on a aménagé un deuxième lieu pour trente personnes dans la rue des Tanneurs 182.

6.3. L'accueil des groupes.

A partir des années quatre-vingts le Poverello s'est fait mieux connaître, entre autres grâce à l'intérêt qu'y portaient les médias. Jean était souvent invité pour aller témoigner de l'œuvre dans des écoles, des organisations d'adultes, des associations diverses. Beaucoup étaient saisis par ce qu'il racontait et voulaient rester au courant. Ainsi la 'Gazette du Poverello', qui était au début un feuillet de communication interne, est devenue un lien avec des milliers de gens.

On a aménagé une petite salle pour y accueillir les groupes d'intéressés. Cela nous donne la possibilité d'informer des gens sur la pauvreté dans notre société. Souvent cela amène ces gens à se poser des questions sur leur propre vie. Ainsi même des gens 'riches' sont aidés par le Poverello. C'est aussi par cette information que nous collaborons à la conscientisation de beaucoup de jeunes et d'adultes. Depuis 1995 nous disposons d'un aménagement dans la rue des Tanneurs 126B, qui nous permet d'accueillir des groupes jusqu'à cent personnes (avec la possibilité de se procurer une tasse de café, un potage ou une boisson fraîche). Cela nous permet de transmettre encore mieux le message de Poverello et son appel à la société.

6.4. Bruges, Gand, Courtrai, Louvain, Bruxelles-Gare du Nord.

A partir de 1983 on a organisé des journées de rencontre pour tous ceux qui souhaitaient réfléchir sur leur vie à partir de l'expérience de Poverello. A ce moment-là personne n'aurait pu supposer que cela mènerait à la naissance d'autres maisons. Un an plus tard des journées pareilles étaient organisées à Bruges, Gand, Courtrai, Malines, Turnhout et Hasselt. Suite à ces journées de rencontre, des groupes se sont formés à Bruges (en 1986), Gand et Courtrai (en 1988), avec le désir de créer un accueil de jour dans ces villes. Après avoir trouvé un bâtiment approprié, on pouvait entamer l'aménagement. Plusieurs de ces bénévoles ont été un certain temps au Poverello à Bruxelles. A Heverlee on a mis en route un fonds de secours. C'est ce fonds qui nous procure des pommes de terre, du lait... En 1989 nous avons ouvert une maison à Louvain.

Dans chaque maison il y a un groupe de bénévoles qui prend en charge la cuisine, le nettoyage et l'accueil. Une quarantaine d'aidants y accueillent entre soixante et cent quarante visiteurs par jour. A Bruges beaucoup de groupes viennent pour suivre un exposé sur la vie au Poverello. A Gand il y a beaucoup de jeunes parmi les

habituels, dont plusieurs avec des problèmes de drogue. A Courtrai il y a beaucoup de demandes pour le vestiaire. A Louvain on organise régulièrement un ramassage de papier.

En 1990 Jean fut invité par un groupe de prière dans une paroisse près de la Gare du Nord. Ils étaient à la recherche d'un engagement concret. Là est née l'idée d'ouvrir un lieu d'accueil dans ce quartier peu hospitalier. Ils ont dû chercher pas mal avant de trouver une maison appropriée. Finalement on a loué un rez-de-chaussée (un deux pièces avec à l'arrière un bâtiment intégrant la cuisine et les toilettes). Chaque jour de semaine la maison accueille entre treize heures et dix-sept heures une trentaine de personnes qui viennent pour manger ou boire une tasse de café ou simplement pour dire bonjour et causer un peu. Avant ils ne se connaissaient pas, maintenant ils sont devenus des amis. Une fois par mois l'équipe se rencontre pour prier ensemble et avoir des échanges sur des questions pratiques.

6.5. Les Ardennes.

En mai 1987 nous sommes allés en pèlerinage à Beauraing. A la suite de cet événement le Poverello a été sollicité pour venir en aide à Beauraing, à une maison d'accueil pour femmes en difficulté. Comme il s'est avéré que la disposition de cette maison ne correspondait pas aux besoins d'un tel accueil, une nouvelle initiative est née, à savoir installer en Ardennes une maison pour filles enceintes.

Avant le vote de la loi actuelle sur l'avortement, quelques femmes ont été accueillies. Elles ont pu attendre et mettre au monde leur enfant dans une ambiance paisible et familiale. Des enfants ont pu y naître, et être pris en charge par leur propre maman. Il s'est avéré que certaines mamans pour diverses raisons ne pouvaient garder leur enfant. Dans ce cas, ils ont été adoptés par des familles, pour lesquelles ils sont une source de joie et de bonheur.

Même si pour le moment il y a peu de demandes d'accueil, nous voulons démontrer que l'avortement n'est pas une solution et donner aux jeunes filles en difficulté l'occasion de choisir une autre solution. Momentanément cette maison peut accueillir des aidants qui ont besoin de repos.

Des le début Jean a mis sa maison de campagne à la disposition du Poverello. Souvent nous y sommes allés en voiture ou en minibus pour y passer un weekend. On vivait de manière simple en pleine nature (pas d'électricité, pas de télé mais un âtre, pas de rues bruyantes mais des chemins paisibles, idéaux pour la promenade...). Une occupation importante était le travail dans la forêt et préparer du bois pour le feu. Il s'avérait pourtant difficile de trouver des candidats pour y séjourner plus longtemps, après quelques jours on voulait retourner en ville avec toute son animation, le Vieux Marché, le bistrot...

Néanmoins une petite ferme y est née avec des moutons et des vaches. C'est de là que vient la viande fraîche (et sans hormones) pour les différentes maisons. Depuis trois ans il y a aussi des poneys. Régulièrement des leçons d'équitation sont données. Durant les vacances d'été il y a les 'camps-poneys'. Dans une ambiance d'amitié, de simplicité et de service, des enfants et des jeunes peuvent y apprendre à vivre avec les animaux, la nature et aussi entre eux. De temps à autre un petit groupe de jeunes, placés en institution, y vient pour un weekend. Surtout pour ces derniers c'est une expérience bienfaisante et la photo, qui les montre juchés sur un poney, reste un souvenir inoubliable. C'est investir de façon créative pour transmettre des valeurs humaines et chrétiennes à des jeunes qui sont attirés de tout côté pour être exploités sous toutes les formes.

6.6. Banneux.

En 1933 Notre Dame y apparait à une jeune fille de douze ans, Mariette. Notre Dame conduisit la fille à une source, symbole de Jésus, Source de Vie. Elle se présenta comme la 'Vierge des Pauvres'. Chaque année environ quatre cent mille personnes, dont beaucoup de malades et d'handicapés, y viennent en pèlerinage. Pour ces visiteurs de tout pays, Banneux est un lieu de consolation, de foi et d'espérance. Le Poverello y est actif en trois lieux différents.

Le Poverello Banneux.

En 1987, au mois d'octobre, nous sommes allés pour la première fois en pèlerinage à Banneux. Dans son homélie l'évêque de Liège, Mgr Houssiau, parlait de la nouvelle évangélisation et invitait le Poverello à y collaborer. Quelques mois après on nous demandait si nous pouvions faire quelque chose d'un grand bâtiment resté inoccupé durant vingt-sept ans et dont l'aménagement n'avait jamais été terminé. Après concertation, nous avons commencé les travaux. Un an plus tard, en 1989, il a été mis en service.

Deux salles, respectivement de quatre cents et de deux cents places, peuvent accueillir des pèlerins pour le pique-nique. Ils peuvent obtenir du potage, du café et des boissons fraîches. Ici ils peuvent reprendre leurs forces dans l'esprit du sanctuaire et dans une ambiance familiale.

Une partie du bâtiment (vingt-cinq lits) est prévue pour l'accueil de personnes défavorisées, de sorte qu'ils puissent eux aussi passer quelques jours auprès de la Vierge des Pauvres. Chaque année un petit groupe de chaque maison de Poverello vient y passer quelques jours de vacances. Ce sont des moments agréables qui permettent aussi de se connaître d'une autre manière. Momentanément quinze lits sont occupés par des personnes qui

préfèrent y rester plutôt que de demeurer en ville. Ils y arrivent surtout par l'intermédiaire des autres maisons du Poverello. Pour certains Banneux est devenu l'endroit où ils ont vécu la dernière partie de leur vie.

En dehors de la saison de pèlerinages, c.à.d. entre octobre et avril, on y accueille des groupes pour une récollection ou une retraite. En 1991 un nouveau bâtiment pour accueillir des groupes s'y est ajouté. On y dispose d'une grande pièce centrale (comme salle de réunion et salle à manger), une cuisine équipée, des petites chambres pour trente personnes et une belle chapelle. C'est dans ce bâtiment que douze sœurs du Rwanda ont été hébergées durant deux ans. Il y a également un dortoir avec des lits superposés, qui permet d'héberger de plus grands groupes, ainsi qu'un terrain pour des camps sous tentes.

Chaityfontaine.

Depuis 1993 des bénévoles du Poverello se chargent de l'accueil dans cette maison (capacité de septante lits). C'est un ancien château, qui appartient au sanctuaire et qui a été aménagé pour héberger des malades et des handicapés accompagnés. Beaucoup y viennent en pèlerinage, pour d'autres c'est une occasion unique de prendre des vacances. On y accueille aussi bien des groupes, des familles que des personnes isolées.

Le Foyer;

Un bâtiment s'est libéré pas loin du sanctuaire juste au moment où quelques membres des 'Alcooliques Anonymes' ('AA') souhaitaient donner un accueil plus permanent aux personnes confrontées à un problème d'alcool. Ils désiraient créer un lieu pour ceux qui ont vraiment le désir de vivre abstinents, mais qui jusqu'à présent, n'avaient pas réussi. Le projet est basé sur quatre piliers : la vie en communauté, le travail, la prière et la 'thérapie AA'. Le travail comprend le réaménagement du bâtiment et les activités dans les ateliers d'ergothérapie (vêtements de seconde main, restauration de vieux meubles, collage d'icônes et une petite poterie). Pour le moment ils sont huit à y vivre à plein temps. En outre ils restent en contact avec d'autres personnes qui ont les mêmes difficultés, en particulier par les réunions AA.

Dans ce bâtiment il y a aussi des chambres pour les bénévoles de Chaityfontaine.

6.7. Tielt.

Baucoup de jeunes connaissent déjà le Poverello. Ainsi est né le projet de créer un lieu de rencontre pour ceux qui ont été touchés par ce qu'ils en avaient appris. En 1991 un ancien professeur a mis à notre disposition une maison avec le vœu explicite qu'elle serve à l'accueil de jeunes. La maison a été transformée et aménagée. On y accueille des groupes pour une séance d'information ou une récollection. Quelques groupes d'enfants y ont été créés, des jeunes et des moins jeunes y viennent pour raconter leur histoire.

6.8. Tongres.

En 1994 le couvent des franciscains a été mis en vente. Plusieurs personnes et les pères eux-mêmes, souhaitaient que l'esprit de saint François continue à vivre au centre de Tongres dans ce vieux couvent avec son beau jardin. Ainsi y est arrivé le Poverello. Cent cinquante personnes ont assisté à la première séance d'information, tandis que la première réunion des bénévoles a rassemblé soixante personnes enthousiastes.

A Tongres on ne trouve pas la même pauvreté que celle qu'on peut trouver dans une grande ville comme Bruxelles. Nous nous y orientons surtout vers les personnes isolées. Après quelques mois deux pièces ont été rafraîchies, ce qui nous permettait d'ouvrir les portes. Chaque après-midi une vingtaine de personnes y passent pour boire une tasse de café avec une gaufre et s'entretenir un peu. Ce n'est que le début, il y a encore énormément de travail à faire aux bâtiments. Nous espérons que cela deviendra un lieu de rencontre pour les personnes isolées, les jeunes, les jeunes familles, les personnes âgées... dans l'esprit de saint François, c.à.d. un esprit de sobriété, de simplicité, d'amitié et de foi.

6.10. Heusden-Zolder.

Le 11 octobre a été une journée importante pour le Poverello, mais aussi pour Sibbo, l'institut séculier des Compagnons Bâisseurs. Ce jour-là nous avons pris la route ensemble, la main dans la main.

Sur le plan international, les compagnons bâisseurs sont issus de l'Oeuvre formidable du Père Werenfried : Eglise en détresse, fondée il y a 50 ans.

Après la guerre de 40-45 des millions de personnes étaient à la dérive, totalement abandonnées e.a. dans les camps pour D.P. (personnes déplacées), sans aucun avenir. Suite à l'action d'Eglise en détresse des quantités énormes de nourriture, de vêtements et de couvertures ont été rassemblées. Mais toute cette énorme foule devait aussi avoir un toit ... c'est ainsi que l'organisation des Compagnons Bâisseurs fut créée en 1953, composée de bénévoles de tous pays, de toutes classes sociales, surtout des jeunes. Le nombre était impressionnant, l'engagement spectaculaire, mais de trop courte durée pour tout l'achèvement.

En 1956 le Père Werenfried proposa la création d'un institut séculier où des compagnons pouvaient s'engager comme permanents; leur devise était : prier et travailler, avec les plus démunis, avec les laissés-pour-compte. Pour atteindre cet objectif, il fallait une formation, spirituelle et technique; afin de mieux pouvoir se

plonger dans la misère de ceux qui sont démunis. C'est dans cet esprit que fut créé le Centre de Heusden (Limbourg).

Après des années d'engagement, jusqu'au coeur de l'Afrique, les quelques frères encore en vie cherchaient un soutien, une collaboration et une succession éventuelle. Entre-temps le Centre était devenu une grande maison ouverte à beaucoup de groupes, socialement moins favorisés, venant se ressourcer. Il y a de la place pour environ une centaine de participants qui peuvent y séjourner. Chaque année environ 10.000 nuitées : des écoles, des organisations, des classes vertes, des foyers en vacances avec leurs enfants, des retraites, etc., à des tarifs sociaux. Durant toutes ces années les compagnons y ont été tout simplement au service des autres, petits témoins de l'amour du Seigneur.

Après avoir beaucoup cherché et contacté certaines organisations, les frères de la communauté décidèrent, en accord avec leur Conseil, de choisir le Poverello. Ce fut, en fait, un défi, car le Poverello n'acceptait la proposition qu'à condition que les compagnons forment une communauté, une famille avec les membres du Poverello.

Frans, le responsable de Sibio termina son exposé de la façon suivante : "Nous nous sommes rencontrés sans beaucoup de difficultés, probablement parce que le Poverello et Sibio ont été fondés avec la même motivation. Ce n'est pas le riche qui s'apitoie sur le pauvre, mais c'est devenir solidaire avec la détresse, une solidarité pleine de respect et d'admiration. Ceux qui souffrent nous donnent souvent beaucoup plus que ce que nous pouvons leur offrir. L'amitié qui en découle nous rend plus joyeux et plus heureux. Une grand famille, tous enfants du même Père !"

Depuis le 11 octobre, le tandem Compagnons Bâisseurs-Poverello s'est mis en route : quelques coups de pédales bien fermes et maintenant roulant à allure plus modérée sur la route du Seigneur. Avec les bénévoles de la région qui nous poussent dans le dos, nous avons déjà eu un premier contact très positif; nous allons former ensemble un grand peloton : beaucoup de jeunes et de plus anciens pourront nous rejoindre.

Nous allons continuer ce qui a été réalisé, peut-être avec des idées nouvelles, mais il y a déjà de solides fondations : les compagnons, en vrais bâtisseurs, n'ont jamais construit sur du sable, mais sur l'Amour, la Foi, et un énorme Espoir : l'avenir est à la jeunesse !

6.9. Ostende.

Après plusieurs demandes, le Poverello a trouvé des locaux dans un aile du couvent des Pères Dominicains au centre d'Ostende. On a travaillé à l'aménagement de la salle, la cuisine et le sanitaire pendant quelques mois. Tout un groupe de bénévoles ont retroussé les manches afin de pouvoir ouvrir le 26 décembre 1997.

Plus de 200 personnes sont venus pour fêter l'ouverture dans une ambiance de Noël. Un an plus tard, la maison est chaque jour fréquentée par plus ou moins 60 personnes, qui y trouvent un bon repas dans le respect et l'amitié.

7. L'OUVERTURE AU MONDE.

7.1. Que faites-vous pour les jeunes ?

Au Poverello à Banneux une maison peut accueillir trente-cinq personnes, tandis qu'un dortoir est prévu pour loger trente jeunes, en outre il y a un terrain équipé pour des camps sous tentes, le tout se trouvant à sept cents mètres du sanctuaire. Ces possibilités d'accueil sont à la disposition des écoles, des mouvements de jeunesse, des groupes de catéchèse...

Pendant les vacances d'été des camps de jeunes y sont organisés par le Poverello. Par le biais de jeux, de sports, d'excursions et d'autres activités saines, les jeunes peuvent se défouler, se détendre et trouver la paix. A partir d'une séance d'information sur le Poverello, de témoignages de personnes engagées ou d'un bon film ils peuvent entamer un dialogue et une réflexion sur leur propre vie. Il y a aussi un espace pour le silence et la prière. Pour ceux qui sont à la recherche de ce que la vie leur apporte et qui sont souvent entraînés par notre société de consommation vers les discothèques avec leur overdose de bruit, de fumée de cigarette, de boisson et de drogue, cette manière de se retrouver peut être un signe qu'il est possible de vivre d'une autre manière. C'est aussi une occasion pour apprendre à mieux se connaître et à mieux connaître les autres et pour découvrir d'autres valeurs.

Dans les Ardennes des 'camps-poney' sont organisés avec le même but : aider les jeunes à redécouvrir les vraies valeurs, comme le respect de la nature, le respect des autres, le service... Une activité importante est ici bien sûr l'équitation sous la conduite de deux jeunes moniteurs, mais la vie en groupe pendant ces jours est aussi une expérience instructive.

La maison de Tielt a été ouverte pour les jeunes; dans les autres maisons du Poverello ceux qui ont plus de seize ans viennent aider régulièrement. Le contact avec ce milieu leur permet de poser des questions quant à leur propre vie.

7.2. Comment l'expérience du Poverello est-elle transmise ?

A la demande d'une école, d'un mouvement de jeunesse ou d'adultes, d'une direction de personnel, d'une communauté religieuse... un aidant d'une de nos maisons peut venir pour une séance d'information, qui aborde des choses bien concrètes. Un tel exposé, éventuellement avec diapos, dure environ une heure et demie. Après on peut prévoir un temps de questions-réponses. Nous considérons ce témoignage comme une partie de notre engagement, nous le faisons donc volontiers et gratuitement.

Régulièrement aussi des groupes viennent dans une de nos maisons pour un exposé, des informations ou une récollection.

7.3. De quoi vit le Poverello ?

Ce que les gens paient pour le café, le repas et l'hébergement est une première source de rentrées. Ensuite le fait que tout le monde travaille bénévolement est une économie très importante puisqu'on n'a pas de salaires à payer. Puis il y a tous ceux qui aident le Poverello de multiples manières : des dons en nature, un versement sur le compte... Beaucoup de groupes (des classes, des organisations d'adultes...) surtout pendant le temps de l'avent et du carême, font une action comme une collecte de denrées non-périssables, qui nous permet de compléter nos réserves. Quotidiennement nous recevons des coups de fil de boulangers, de traiteurs ou de sociétés qui ont des 'restes'. Souvent c'est de la nourriture fraîche et excellente. Cela nous procure des surprises et nous oblige à adapter le menu au dernier moment ou de partir sur la route tard le soir pour répondre à un appel.

Personne n'est obligé de nous donner quoi que ce soit. Ceux qui nous aident le font volontiers, ils se sentent interpellés à contribuer à leur façon. Ce sont des gestes qui viennent directement du cœur.

Même si tout n'est pas organisé ou structuré, le Poverello continue à exister et à grandir. Le départ d'un nouveau projet n'est possible que parce qu'il y a des gens qui veulent y collaborer et d'autres qui veulent le soutenir. Nous pouvons avoir confiance si nous nous engageons à fond. Pour nous c'est cela la Providence : Dieu travaille par les hommes, c'est son Poverello, que nous pouvons faire grandir. Nous avons la conscience de travailler à son service et cela nous rend petits. Pour chaque décision, nous devons nous poser la question : suivons-nous notre propre volonté ou cherchons-nous celle de Dieu ? Constamment il nous faut réajuster nos projets. C'est ainsi que le chemin à suivre nous est montré.

7.4. Recevez-vous des subsides ?

Nous n'en recevons pas et nous n'en avons jamais demandés. Pour recevoir des subsides on doit répondre à beaucoup de conditions et de règles, qui nous empêcheraient de faire ce que nous croyons devoir faire. Cela impliquerait d'ailleurs beaucoup d'administration, de dossiers, d'évaluations... Notre manière de réaliser un projet, qui inclut un aspect d'imprévu et une grande souplesse, rend une telle précision dans les planifications très difficile pour ne pas dire impossible.

7.5. Peut-on voir une évolution dans la pauvreté ?

Depuis quelques années on constate que le nombre de jeunes entre vingt et trente ans, qui se trouvent en difficulté, augmente. Pour des raisons différentes ils ont décroché et cherchent un soulagement dans les médicaments ou les drogues pour oublier les problèmes, la solitude et le désenchantement de la vie. Ils vivent jour après jour, parce qu'ils n'ont plus la force ou la motivation pour faire quelque chose de leur vie.

Il est vrai que les initiatives pour les personnes en détresse se multiplient : restaurants sociaux, asiles de nuit, services sociaux, logements encadrés... chacun fait son possible. Pourtant de plus en plus de personnes se trouvent dans une situation de détresse. Une cause première, après la concurrence toujours plus dure, est l'appauvrissement moral et spirituel et la solitude croissante dans notre société.

7.6. Intervenez-vous au niveau des causes structurelles de la pauvreté ?

Il est vrai qu'il y a des lacunes dans la sécurité sociale en Belgique. Il y a des gens qui ont un revenu trop bas et il y a des lois qui ont besoin d'être améliorées pour que notre société soit plus juste. Pourtant la priorité au Poverello est le secours aux personnes en détresse : celui qui a faim doit d'abord manger avant de pouvoir poursuivre son chemin. Cela ne nous empêche pas de contribuer à la conscientisation : à ceux qui en font la demande, nous parlons de la pauvreté dans notre société : des enfants de l'école primaire jusqu'aux décideurs à différents niveaux. Ainsi nous avons eu la visite du roi Albert et de la reine Paola en décembre 1994 : ils ont mangé avec nous et ont montré un grand intérêt. Cela reste un jour inoubliable.

Cependant il faut souligner qu'on ne pourra résoudre le problème de la pauvreté uniquement par une amélioration des lois sociales et en libérant plus d'argent. La cause principale de la pauvreté dans notre société est la solitude, le manque d'affection et d'amour... et ce manque-là ne pourra être comblé par des lois ou de l'argent.

La lutte la plus radicale contre cette pauvreté est la revalorisation de valeurs vraiment humaines comme l'amitié, la simplicité, le service, la famille... C'est le message que nous essayons de faire passer à un maximum de gens.

**ON PEUT DONNER DES MILLIONS,
SI ON NE DONNE PAS SON CŒUR,
ON NE DONNE RIEN.
CAR C'EST DE CELUI-LÀ QU'ON A BESOIN.**

J.V.

8. COMME RÉFLEXION.

**Même si je gagnais cinq médailles aux Jeux Olympiques,
si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.
Même si je gagnais tous les concours de beauté,
si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.
Même si j'avais la moitié de l'or du monde entier,
si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.
Même si j'avais vingt diplômes,
si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.
Même si on faisait mon éloge dans tous les journaux
et tous les bulletins des années durant,
si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.
Mais même si je ne sais pas me tirer d'affaire,
même si je suis couvert de cicatrices,
même si je n'ai pas d'argent ni de diplômes
et ne suis connu de personne,
si j'aime, je deviens quelqu'un!**

(D'après saint Paul, 1Co.13,1ss)

'La gazette du Poverello' (trimestriel)
est envoyée gratuitement
sur simple demande
à une des adresses du Poverello.